REPERES POUR UNE HISTOIRE LINGUISTIQUE DU MAROC[1]

SIMON LÉVY

L'histoire ancienne et récente a légué au Maghreb de nombreux problèmes. Faut-il en ajouter d'autres par la gestion dogmatique d'un dossier vieux de treize siècles -celui du bilinguisme? Au Maroc et en Algérie, arabe et tamaziġt coexistent et s'interpénètrent depuis l'islamisation. C'est la réalité première sur laquelle portera cette communication. Mais force est de constater les consequénces négatives auxquelles peut aboutir une politique linguistique, unitariste et volontariste, qui se voulait frappée au sceau du nationalisme le plus progressiste. Pour le marocain que je suis, il y a là matière à plus ample information. Il y a aussi matière à réflexion, et dans ce cadre, je voudrais verser un point de vue, résultat d'une pratique *marocaine*, linguistique et politique, convaincu que je suis qu'aucune expérience n'est exportable, mais que la confrontation des opinions est fructueuse, lorsqu'elle s'appuie sur le concret et non sur des présupposés, aussi bien-intentionnés soient-ils.

Les dogmes et la vie

Il ne saurait y avoir de dogme en matière politique, et encore moins en politique linguistique: chaque situation, chaque époque, doit inspirer les solutions aux problèmes sociaux et humains pour faire avancer la société -et l'individu. Ces solutions elles mêmes ne sauraient se transformer à leur tour en dogmes, sous peine d'aller à contre-courant des évolutions et changements, qui sont le propre de la vie.

Or, à une réalité sociale plurilingue, certains opposent un dogme: *"une nation, une langue"*. Ce sont souvent les mêmes qui s'élèvent contre les *"idées importées"* sans se rendre compte que c'est là encore une idée importée de l'Europe du XIX^{e} siècle; idée au demeurant contre-dite par la réalité linguistique des nations européenes elles-mêmes. La France jacobine n'a pas pu venir à bout de l'alsacien, du corse, de l'occitan, du catalan, du basque..... La Belgique est devenue une nation bilingue, sans nier ses problèmes. La Suisse vit, paisiblement, son quadri-linguisme. Ce n'est pas le plurilinguisme qui crée

---

[1] Communication présentée à Tizi Ouzou le 16 Novembre 1990 au cours du *Colloque international sur les langues maternelles au Maghreb.*

les conflits, c'est sa négation, la négation de la réalité, qui les provoque en agressant une partie des citoyens, dans leur identité profonde. Une fois celle-ci reconnue, d'autres réalités reprennent leurs droits: les *farouches irlandais* apprenent le gaélique à l'école, mais *vivent*, de plus en plus, *en anglais*.....

Car c'est la vie qui tranche: au Maroc, l'implantation d'une administration moderne et le développement des moyens de communication et d'échanges, sous le Protectorat, ont beaucoup fait pour la diffusion de l'arabe. Pourtant les théoriciens de la colonisation s'efforçaient de promouvoir le berbère, pensant ainsi faire pièce à l'unité du pays. C'était le dogme jacobin à l'envers; "diviser pour régner". À la *"politique berbère"*, coloniale, les marocains, arabophones et berbérophones, ripostaient en serrant les rangs au sein du mouvement national. Mais il devait en rester des séquelles, des réserves craintives contre ce qui pouvait rappeler une politique que *tous* avaient combattue; d'où la suppression des chaires de berbère et d'arabe dialectal de l'Institut des Hautes Études.

Bâtir une nation est une tâche de tous les jours, même lorsqu'elle a une histoire séculaire comme au Maroc. Les réalités de l'époque coloniale étaient dominées par la contradiction opposant toute la nation au système de protectorat. Celui-ci abattu, les tensions sociales, les problèmes de l'édification démocratique, les inégalités économiques entre régions ont animé le débat politique national. Dans ce contexte, les années 1970 ont vu le développement d'un mouvement culturel autour des langues maternelles, essentiellement tamaziġt: associations, publications en berbère, groupes musicaux, colloques.....

Sur le plan universitaire, malgré l'absence de chaires spécialisées, des travaux de dialectologie et de littérature populaire sont menés à bien (mémoires de licence, thèses de troisième cycle). Le Parlement, à la fin de la décennie, votait à l'unanimité, la création d'un Institut National pour l'étude des langues et du patrimoine populaires.....Celui-ci n'a toujours pas vu le jour, malgré les recommandations des commissions spécialisées qui en firent inscrire la réalisation parmi les projets du plan quinquennal en cours.

Il reste encore à surmonter des méfiances dans certains milieux, des dogmatismes, des réticences, des maladresses ou des attitudes excessives. Mais la question n'est plus *tabou*, et il convient de saluer la récente publication par l'Académie du Royaume du Maroc, du premier dictionnaire arabe-tamaziġt, oeuvre de l'académicien Mohamed Chafik.

On peut considérer que cet événement marque un pas de plus dans la concrétisation du consensus autour des problèmes du patrimoine et de la

culture nationale.[1]

Car c'est de consensus qu'il doit s'agir pour tout ce qui touche à la langue et à la culture: consensus pluraliste et non affrontement, voire exclusion forcenée des uns par les autres, comme c'est le cas au Kurdistan ou au Sud-Soudan. Le respect de l'autre, de ses particularités, est la condition de la consolidation des nations. Peut être notre chance, au Maroc, est-elle de l'avoir compris rapidement, une fois résorbées les attitudes tranchées des années de décolonisation militante. Et cela est, sans doute, le fruit d'une longue histoire nationale, des équilibres qui s'y sont établis, d'une certaine convivialité, finalement d'un *caractère marocain* qui fait que même dans les conflits politiques et sociaux aigus, on *garde le contact*. Sans doute est-ce là le fait d'un sentiment diffus que l'on pourrait formuler ainsi: "*Je m'oppose à toi sur mon bon droit; mais nous savons tous deux que, au delà, nous avons besoin l'un de l'autre*". Reflet d'une réalité actuelle non idyllique.....La construction de l'espace national reste une lutte prioritaire dans un contexte mondial où règnent l'inégalité des échanges et l'hégémonie des pôles industrialisés du monde occidental. Les contradictions sociales sont aigues; la lutte des classes soustend un puissant mouvement syndical et des partis politiques de gauche. Mais il y a aussi le plan du compromis, le sentiment communautaire, fruit de l'histoire. Cela plait ou non aux dogmatismes divers. Mais quiconque ignore cette réalité se condamne à ne rien comprendre au Maroc; et s'il y est partie prenante, à se marginaliser.

Une réalité linguistique plurielle

Revenons à la réalité linguistique marocaine du moment: plurilinguisme et diglossie en constituent les traits vivants, chaque langue -ou niveau de langue- occupant un terrain, une fonction, un créneau. L'arabe est la langue officielle du pays: l'arabisation de l'enseignement, de la justice, de l'administration, des principaux moyens de communications de masse est une réalité....nuancée. Le niveau littéraire, écrit, de l'arabe, a progressé avec l'enseignement (taux d'analphabétisme: 60%). Le niveau oral, dialectal, joue son rôle de fédérateur national: les berbérophones sont, dans leur écrasante majorité, bilingues: aboutissement d'un mouvement enclenché il y a treize siècles avec l'islamisation, le commerce à grande distance, la création des villes et ports, et accéléré au XX^{e} siècle par l'intégration économique et commerciale capitaliste.

Le français reste la langue de la technique -y compris dans l'enseignement

---

[1] Le 20 août 1994, le Souverain du Maroc a décidé l'introduction du Berbère dans le système scolaire. Un débat est ouvert au sein de la Commission Nationale de l'Éducation sur les modalités de cet enseignement.

des secteurs modernes de l'économie en prise directe sur l'Europe- d'une partie de la presse.....Paradoxalement le pays compte bien plus de francophones que sous le Protectorat: l'école y a pourvu. L'espagnol, dans l'ex-zone nord et au Sahara, a connu un parcours inverse.

Le berbère n'a pas été supplanté. Au sein du plurilinguisme général, *tamaziġt, tarifit* et *tachelḥit* conservent leur rôle de langues maternelles régionales du Moyen Atlas, du Rif, du Sous, etc.....Des villes comme Nador ou Agadir sont largement bérbérophones -et bilingues. Dans toutes les grandes villes, le berbère reste la langue familiale, affective, des chleuhs ou rifains qui y sont installés. Mais, là, la compétence diminue avec la succession des générations. On observe le même phénomène dans l'émigration en Europe.

Chez certains, la connaissance de la langue s'estompe, comme elle l'a fait au fil des âges, pour les populations de berbères arabisés.....Peut-on, de façon volontariste, imposer un frein à cette tendance? Les berbèrophones marocains ont, des siècles durant, considéré l'arabe comme leur langue sacrée, leur langue de culture savante. Ils ont aussi pratiqué l'arabe marocain pour tout un volet de leur activité sociale. En même temps ils cultivaient -et cultivent toujours- la poésie en tamaziġt, et d'autres pans de la littérature orale. De même, les arabophones composaient, en *zajal*, une littérature dialectale dont les plus beaux fleurons sont représentés par le *məlḥūn* ou les quatrains de Sidi ʕAbderraḥman el-Mejdūb.

On peut affirmer que le patrimoine culturel marocain est arabo-berbère. Ce lieu commun est valable pour la littérature comme pour l'architecture, la décoration, l'artisanat et toutes les branches de la création humaine. Dans tous ces domaines les éléments berbères et arabes se sont interpénétrés pour produire une personalité nationale marquée. En ce sens les langues tamaziġt et arabe, vecteurs du patrimoine, sont le bien de tous les marocains, arabophones ou berbèrophones.

Mieux encore, ces langues -et ce sera la deuxième partie de ma communication- ont réalisé en chacune d'elles cette fusion historique au cours de treize siècles de bilinguisme.

Histoire et géographie linguistiques

La carte linguistique du Maroc fait apparaître, au XX^{e} siècle, des zones berbèrophones (Sous, Haut Atlas, Anti-Atlas, Moyen Atlas, moitié orientale des montagnes rifaines, Beni Snassen, îlots dans la plaine du Gharb (Zemmour) et dans la région de Meknés) et des zones arabophones de deux types:

1) parlers dits *"bédouins"* dans les plaines atlantiques et Hauts-plateaux, Ḥassaniya du Sahara.

2) parlers *pré-hilaliens* des montagnes Jbala (Ouest du Rif), du Zerhoun, de

Sefrou et des villes *ḥaḍariya*: Fès, Tétouan, Tanger, Rabat, Salé....

Le parler Jbala est celui des berbères arabisés avant le XII^{e} siècle. Le géographe al-Idrīsī (XII^{e} siècle) décrit la zone allant de Fès-Sefrou au Tadla comme arabisée. Les plaines au Sud de Rabat (Tamesna) sont encore berbèrophones au XI^{e} siècle (al-Bakrī: "Royaume des Berġwaṭa"). La dynastie berbère des Almohades a introduit des arabes Banu Hilal dans le Gharb et Tamesna, tandis que, au Sahara, les Dwi Ḥassan (Maʕqil) supplantaient les berbères Iznagen (Senhaja)....Ainsi on peut distinguer deux phases (et modes) d'arabisation: la première, avant les XI^{e}-XIII^{e} siècles, se fait autour des villes de Volubilis-Moulay-Idriss-Fès, Basra, Sefrou, Qalʕat-al-Mahdi...., des ports de Tanger, Sebta, Salé, des *zāwya*-s idrissides, et le long des voies de communications allant des ports vers ces villes, ou de Fès vers Tafilalt et l'Afrique: Sijilmassa. Elle a donné un type de parlers arabes pré-hilaliens "citadins" et "montagnards" (Jbala).

La seconde phase, qui donnera les parlers dits "bédouins", met en oeuvre des tribus arabes (*ʕrīb*) qui supplantent (ou fusionnent avec) les tribus berbères locales. Souvent elles s'installent dans des régions dépeuplées par les terribles pestes et famines des XV^{e}-XVII^{e} siècles (Rḥamna).

Des processus de re-berbérisation sont aussi constatés: au XVII^{e} siècle les tribus berbères du Jbel Saghro, du Haut Atlas Oriental, du Moyen Atlas Oriental, se mettent en mouvement vers les oasis de Tafilalt et du Twat (Aït ʕAṭṭa) et vers le versant Nord Ouest de l'Atlas (Zayan, Zemmour). Ces derniers s'installent en plaine du Gharb. Des villes comme Marrakech sont encore largement berbères au XV^{e} siècle. À Fès elle-même, foyer d'arabisation par excellence, les Almohades exigeaient que les *imām*-s soient capables de faire leur prêche en berbère (XII^{e} siècle).....

On voit ce que les mouvements de populations supposent de superpositions, de couches successives, de cohabitation entre hommes et parlers, ce qui se traduit en linguistique par des faits de substrat, emprunts, calques.....fruits d'un bilinguisme de longue durée. Dans certaines régions, comme Tafilalt, on peut supposer une succession de plusieurs phases: arabisation pré-hilalienne sur fond berbère (Sijilmassa, VIII^{e} siècle), suivie d'une arabisation bédouine (Maʕqil, XII^{e} siècle), en concurrence avec la zenatiya des Beni Mrin, et, après le XVII^{e}, une nouvelle influence berbère senhaja (Ait ʕAṭṭa et Ait Morġad).

Influences réciproques du berbère et de l'arabe marocain

Les études exhaustives sur ce point font défaut. Ce qui est évident, c'est le pourcentage de vocabulaire arabe emprunté par le berbère, variable d'une région à l'autre, toujours important: 20% à 30%. Il est berbérisé quant à la morphologie (tachelḥit *axəddam* "domestique"; *taqbilt* "tribu"), ou conservé

dans une forme arabe (*ləʕfit* "feu"; *ddunit* "le bas monde").

La numération est très arabisée; le rifain n'a conservé que *ij / ijt* "un, une"; dans le Moyen Atlas on compte jusqu'à trois en tamaziġt (*yan, sin, šrad*) puis en arabe; la tachelḥit a conservé la numération jusqu'à dix en berbère dans un système où les vingtaines (arabe *ʕəšrint*) sont combinées avec berbère *mraw* pour exprimer les dizaines (cinquante = deux fois vingt plus dix: *sin idʕəšrin d-mraw*). Par endroit on peut encore trouver cent: *timiḍi*...(voir Chafik). Certains arabismes du berbère peuvent même avoir été oubliés de l'arabe dialectal; ainsi *iqariḍən* "argent" (arabe *qiraṭ*). Il suffit d'ouvrir un manuel de berbère pour relever un lot de mots-outils et de particules qui témoignent d'un bilinguisme séculaire.

Lorsque deux langues sont en contact, les emprunts lexicaux et les constructions calquées sont normalment fréquents. La pénétration d'éléments grammaticaux, moins aisée, suppose un usage simultané et fréquent des deux langues. Le domaine le plus difficile à pénétrer est le système des phonèmes qui s'organisent en structure équilibrée. Certes, des variantes non phonologiques apparaissent (ainsi /p/ et /v/ des langues romanes ne sont ressentis en arabe maghrébin que comme /b/ et f/). Pourtant, l'arabe et le berbère se sont empruntés des phonèmes qu'ils ont intégrés à leurs systèmes respectifs.

Pour Salem Chaker,

> "/t/ et /q/, massivement introduits par le lexique arabe, doivent impérativement être reconnus comme phonèmes à part entière en Kabyle (...). En berbère même, /ṭ/ et /q/ n'étaient originellement que des variantes régionales (?) de /ḍ/ et /ġ/ respectivement. Il subsiste d'ailleurs d'assez nombreuses alternances /ṭ, ḍ/ et /ġ, q/ dans le lexique contemporain."[1]

L'existence -ou non- du /q/ en berbère pré-islamique est une question délicate. Les faits linguistiques actuels ne permettent que des hypothèses -et les relevés sont encore incomplets. Un fait est établi: la corrélation /ġ, q/ où /q/ est la réalisation tendue de /ġ/, par exemple dans la "forme d'habitude".[2]

Pour une approche des états antérieurs de langue (dans certaines régions ou parlers -et pas forcement dans d'autres) nous pouvons verser au dossier un exemple d'adaptation d'emprunt arabe en berbère. Le terme arabe *mərq*

---

[1] *Textes*, p. 85.

[2] Voir exemples in Jordan, *Dictionnaire Berbère-français*, pp. 98-100: tachelḥit *ġal*, forme d'habitude: *qal* "croire, penser"; *ġaz*, forme d'habitude: *qaz* "creuser", etc.

"bouillon", est admis avec /q/ en rifain: *rmarq;* tachelḥit *imərqan*; en tamaziġt des Ait ʕAṭṭa: *imərġan* "bouillon, sauce", ou /q/ est senti comme /ġ/. Le parler judéo-arabe de Tafilalt réemprunte au berbère *mrəġġən* "trempé". Mais, dans ce parler arabe très ancien, /q/ est réalisé /k/: *trīk* (= *trīq*) "route". De même, /q/ > /k/ dans les parlers arabes des juifs du coude de l'Oued Dra, de Midelt, Debdou, et les parlers des musulmans des Trara et Msirda en Algérie, ou encore le parler judéo-berbère relevé par Zafrani et Galand dans la Haggada de Tinghir du Todgha. Sans doute est-ce insuffisant pour conclure. Mais nous avons là une indication de ce que, au moment de la formation de ces parlers arabes pré-hilaliens, le substrat berbère (Zenata?) n'a pas accueilli /q/, qu'il l'a interprété comme /k/, soit parce qu'il ne possédait pas /q/ dans son système phonologique, soit parce que, dans ce système, /q/ était une variante combinatoire de /ġ/, et donc non identifiée au /q/ arabe. Mais aujourd'hui /q/ est pleinement intégré aux diverses langues berbères comme phonème de plein exercice.[1]

Le cas de /ʕ/, introduit par les emprunt lexicaux arabes, est plus clair; toutes les entrées du phonème dans le *Dictionnaire tachelḥit* de Jordan sont des emprunts arabes.

Les parlers arabes marocains ont également acquis un phonème au contact du berbère: le /ẓ/ (emphatique) de *Aẓeyla* (ville du Nord marocain), de *ẓəḅla* "bétise grave, étourderie", *bəẓẓa* "petite fille", *ẓaẓa* "esclandré"....Au plan local, on relève, dans les réalisations, les mêmes tendances dans des parlers berbères et arabes voisins: spirantisation (/t/ > /t̲/) dans le Nord marocain; assourdissement /ḍ/ > /ṭ/ dans les Jbala...L'apparition d'un /y/ de liaison por rompre le hiatus est un trait commun au tachelḥit[2] et à certains parlers arabes (*u ana* > *u-y-ana* "et moi").

Mais l'empreinte la plus profonde et la plus généralisée du substrat berbère sur le système phonologique de l'arabe marocain -et maghrébin- est la disparition des voyelles brèves de l'arabe littéraire, avec toutes les consequénces que cela a impliquées sur la structure syllabique (telles que le "ressaut"): *mădīna* > *mdīna* (arab.), *lmdint* (berb.); *băqăra* > *bəgra*; *kătăbă* > *ktəb* (et avec ressaut: *kətbu* "ils ont écrit").

La morphologie arabe dialectale est redevable au berbère de morphèmes verbaux et nominaux. Ainsi le présent duratif à préformante *kā— / tā—* (= *kā-nākəl*, "je mange, je suis en train de manger") calque les formes berbères à préformante *a, ad, da* et *la* (ex.: rifain, inaccompli *ad arij* "je monte, je

---

[1] Voir Lévy, *Parlers arabes des Juifs du Maroc.*

[2] Aspinion, *Apprenons le berbère*, p. 329.

monterai"; *anari* "nous montons, nous monterons"). Mieux, des parlers locaux ont conservé ces mêmes préformantes: *ā—* (Jbala et Sefrou-juif; *ā-nəʕməl* "je fais"), *lā—* (région de Chaouen: *āš lā-təʔʔi* "que fais-tu?"), *dā—* (Debdou-juif: *ən-nās əlli dā-ikūnu f-əl-blād* "les gens qui se trouvent en ville").

Le morphème discontinu féminin du berbère *ta....t* sert à la formation de noms de métiers, de qualités ou de défauts: *tāḥəddādt* "métier du forgeron", *tāḥrāmīyət* "rouerie". Le préfixe *a—* du substantif masculin est également assimilé par tous les parlers dans *ātāy* "thé" -et il n'admet pas l'article déterminatif arabe *l—* (sauf dans quelques parlers hilaliens = *l-ātāy* à El Gara). Ce morphème s'applique à des mots arabes, dans certains parlers, pour donner *amaġra* "peinture ocre", *aġərbi* "vent d'Ouest", toujours sans article, ce qui "berbèrise" ou "marocanise" en quelque sorte, des mots aux racines arabes. Les parlers de Taza, Oujda et d'autres ont conservé une formule figée de génitif analytique: *ḅā-in-Məryəm / mmā-in-Ḥməd* "le père de Maryam; la mère de Aḥmed", où l'on reconnaît la préposition berbère *—n—* "de". Il n'est pas exclu que cette construction ait influencé ou favorisé la formation des génitifs analytiques marocains avec *d—, di, dyāl* ou *mtāʕ*.

Emprunt et ré-emprunt

Si le berbère a largement emprunté dans le domaine lexical à l'arabe -langue de la religion, de la culture écrite, du grand commerce, etc.- l'arabe dialectal a également son lot de berbérismes. Ces emprunts sont parfois des "ré-emprunts": une racine arabe, berbèrisée, peut se trouver en arabe dialectal, dans sa forme berbère: l'arabe dialectal *tāmāra* "peine, difficulté" (cf. berbère: *s-tamara,* "difficilement") est, peut-être, à rapprocher de l'arabe classique *mărāra* "amertume"; *adəqqa, taduqqa* ("argile fine" en arabe dialectal et berbère) est à rapprocher de l'arabe classique *dăqq* "broyage, trituration"; *azlag* "chapelet de figues sèches, de beignets" en arabe dialectal, peut être une forme berbère, sur arabe زليج "glissière, coulisse"; dans ce dernier cas, le berbère tachelḥit a aussi une racine *zli*, forme d'habitude *zlay* "séparer, enfiler".[1] En définitive, deux racines -arabe et berbère- peuvent remonter au tronc commun chamito-sémitique, et se rencontrer pour donner un sens précis en arabe dialectal.

Certains berbérismes, attestés au XIV^{e} siècle, sont sortis de l'usage; *issan* (chevaux), *asərdun* (mulet), *anzar* (pluie), *imərdġan* (habitants)...On les retrouve dans la *Malʕabat* d'az-Zarhūnī.[2]

---

[1] Cf. Jordan, *op. cit.*, p. 155.

[2] Épopée d'époque mérinide, éditée et commentée par Mohamed Bencherifa, Rabat 1987.

D'autres berbèrismes font partie du vocabulaire de base de l'arabe marocain: *ṣāṭ (iṣīṭ)* "envoyer"; *ṣāṭ (iṣūṭ)* "souffler"; *fəzzəg, bəzzəg* "mouiller", *sūs* "secouer pour faire tomber"; *zəṭṭəṭ* "être capable de réussir une affaire"; *zāwg* "se mettre sous la protection de"; *ẓīẓūn* "muet"; *təbrūri* "grêle"; *kəffūs* "suie"; *kəffəs* "salir"; *lūs, lūsa* "beau frère, belle soeur"; *zəkrūn* "verrou"; *sārūt* "clef", etc.

Les variantes locales de l'arabe marocain ont leurs berbèrismes particuliers. Ainsi l'arabe du Sous -parler de bilingues- celui des Jbala, Tsoul et Branes - parler "montagnard", préhilalien, de berbères arabisés. Les parlers "bédouins" ont aussi des termes berbères relatifs à l'agriculture, dont certains dérives du latin comme *təmmūn* "flèche de la charrue" chez les Zaer, Chaouia, Bni Ḥassān et en ḥassāniyya du Sahara; *zāglu* "joug" chez les Zaer, Bni Ḥassān etc....Certains noms de plantes comestibles se retrouvent aussi dans les parlers citadins; *āfzān, tāfġa, tābġa* "genres d'artichauts sauvages", ou encore *āslīli* "aneth, genre de fenouil".

Les parlers des ports atlantiques ont retenu des noms de poissons: *āsīġāġ* (Essaouira), *sīġāġ* (Jdida, Azemmour) "congre"; *zgāġ* (Jdida), *āzəggāġ* (Essaouira) "rousseau"; *āġānja* (Essaouira) "grondin", *āwrāġ* (Essaouira), *āwrāġa* (Jdida, Casablanca) "genre d'alose de mer"; *āzəlmza* (Essaouira) "ombrine".

Qui calque qui?

Les parallélismes de constructions entre arabe parlé et berbère sont trop évidents pour ne pas être relevés:

1) berb. (tachelḥit): *imma ism-ənnəs lṭṭu*
arabe dial.: *imma ism-ha lṭṭu*
(ma-mère-nom-d'elle-lṭṭu)
français: "ma mère s'appelle lṭṭo".

2) berb.: *immut-yyi baba*
arabe dial.: *māt li bḅa*
(mort- à-moi-père)
français: "mon père est mort".

3) berb.: *nəkki s-ugayyu-nu* [ou: *nəkki s-ixf-inu*]
arabe dial.: *āna b-ṛāṣi*
(moi-avec-ma-tête)
français: "moi-même"

Ces quelques exemples montrent surtout des constructions syntaxiques,

parallèles dans l'ordre et les rapports entre les mots, typiques des deux langues, mais éloignées de l'arabe classique. Qui calque qui? Le substrat berbère semble probable. C'est souvent le cas: nombre de tournures de l'arabe dialectal sont héritières des calques inconscients transférés par les berbérophones passant d'une langue à l'autre. Ces transferts sont courants en situation de bilinguisme....Mais il existe aussi des parallélismes fortuits valables dans des langues sans contact direct, surtout lorsqu'elles rélèvent, même de façon lointaine, de la même famille chamito-sémitique. D'autre part, on ne peut exclure, dans un deuxième stade du bilinguisme, des calques de l'arabe dialectal vers le berbère. Enfin, un élément nous échappe: la nature de l'arabe parlé par les premiers arabophones entrés en contact avec le monde berbère, et qui peuvent avoir adopté certains mécanismes auprès d'autres langues non-arabes en Espagne ou au Moyen Orient -sans oublier l'évolution interne de l'arabe post-classique, une fois perdues les désinences casuelles, avec l'adaptation, nécessaire alors, des constructions syntaxiques.

Ainsi la double négation *ma.....š* de l'arabe dialectal marocain se retrouve en Egyptien. A-t-elle un rapport avec un substrat ou résulte-t-elle d'une évolution interne? En berbère actuel, la double négation *ur.....i* n'apparaît qu'au prétérit (tachelḥit). La construction génitive analytique existait-elle déjà dans l'arabe qui parvint au Maghreb, comme en Egypte? L'arabe hispanique a également une construction analytique avec *mtaʕ*, que l'on retrouve aussi au Maroc. Le génitif analytique, avec préposition, est une évolution constatée dans les langues romanes, germaniques, sémitiques; Jean-Charles Beaumont en démonte le mécanisme en partant du point de vue de la grammaire générative -sans exclure pour autant les "facteurs externes" (*Analycity in Moroccan Arabic*). La prudence reste donc, ici de rigueur.

Les deux langues se sont interpénétrées. Elles sont la double expression d'un même peuple, d'une même mentalité, d'une culture et d'un patrimoine, diversifiés dans la forme, mais qui traduisent une même réalité humaine dans son évolution. Chaque marocain, qu'il soit arabophone ou berbèrophone du point de vue de la langue maternelle, est en droit de se réclamer des deux expressions.

Il devrait aussi, pour pouvoir jouir de la plénitude de la culture nationale, avoir un accès direct à celle des deux langues dont les hasards de la naissance l'on tenu écarté.

BIBLIOGRAPHIE

AL-BAKRĪ, Abū ʿUbayd ʿAbdallāh: *Kitāb al-muġrib fī ḏikr bilād Ifrīqiya wa l-Maġrib.* Trad. De Slane sous le titre *Description de l'Afrique.* Paris-Alger 1911-1913.

AL-IDRĪSĪ: *Kitâb nuzhat al-muchtâq fî ikhtirâq al-âfâq.* Publié par Henri Perès. Alger 1957.

ASPINION, R.; *Apprenons le berbère. Initiation aux dialectes chleuhs.* Rabat 1953.

BEAUMONT, J.-Ch.; "Analyticity in Moroccan arabic". Dans: *Actes du premier Colloque International de la Société de Linguistique du Maroc.* Rabat 1988, pp. 31-45.

BENCHERIFA, M.; *Malʿabat al-Kafīf az-Zarhūnī.* Ed. établie, présentée et annotée par M. Bencherifa. Rabat 1407/1987.

CHAFIK, M.; *Dictionnaire Arabe-Tamaziġt.* Tome 1. Rabat 1990.

CHAKER, S.; *Textes en linguistique berbère.* Paris 1984.

JORDAN, A.; *Dictionnaire berbère français (dialectes tašelḥait).* Rabat 1934.

JUSTINARD, L.; *Manuel de berbère marocain (dialecte rifain).* Paris 1926.

LÉVY, S.; *Parlers arabes des juifs du Maroc: particularités et emprunts.* Thèse de Doctorat d'État. Paris VIII. 1990.

ZAFRANI, H. / PERNET-GALAND, P.; *Une version berbère de la Haggadah de Pesāḥ. Texte de Tinrhir du Todrha (Haut-Atlas). Maroc.* 2 vols. (Suppléments aux Comptes-rendus du GLECS). Paris 1970.